

PARMI LES LIVRES

E. BIRKELI, **Les Vazimba de la côte ouest de Madagascar**. Notes d'ethnologie. *Mém. de l'Académie malgache*, fasc. XXII, 67 pages, Tananarive, 1926.

Le Tome XXII des *Mémoires de l'Académie malgache* nous apporte, enfin, le travail de E. Birkeli. Je dis « enfin », car je savais que l'auteur était à peu près le seul Européen de Madagascar qui ait pu recueillir d'importants documents, non seulement sur les « Vazimba » de la côte ouest, mais surtout, parmi eux, sur les « Beosi », et H. Perrier de La Bathie et moi, échangeant des hypothèses sur cette énigmatique peuplade, avions bien des fois espéré que E. Birkeli publierait un jour ses notes.

L'auteur a eu tout d'abord l'extrême mérite de discerner, parmi la population sakalave, ethnologiquement et linguistiquement, le « fonds » vazimba. C'est Drury, qu'il convient une fois de plus de réhabiliter, qui avait apporté sur ces Vazimba, les observations « incontestablement » les plus intéressantes, « les plus riches en faits saillants ».

Mais dans le travail de Birkeli, qu'on me permette de m'attacher surtout aux pages qu'il consacre aux Beosi d'aujourd'hui. L'existence des Beosi a souvent été niée par l'administration ou ces Beosi considérés comme des irréguliers fuyant les impôts et les prestations. La contribution de Birkeli infirme définitivement cette manière de voir.

Ce qui caractérise tout d'abord les Beosi de l'Ambongo et du Bemaraha, c'est qu'ils vivent dans les cavernes ou abris sous roches, extrêmement nombreux dans ces régions calcaires, sculptées par l'érosion. Ayant pénétré moi-même, en 1932, au Nord du Manambolo, dans certaines régions inexplorées des « tsingy », j'ai trouvé d'abondantes traces d'occupation humaine et discerné, à côté d'une occupation fugace, récente — révélée par des ustensiles de

faïence — des témoins d'une occupation beaucoup plus ancienne et de plus longue durée : épais foyers, poteries grossières ; j'ai relevé des gravures rupestres et constaté de très curieux moyens de signalisation et d'alerte tout à fait exceptionnels à Madagascar. Dans le fond des escarpements rocheux, j'ai retrouvé les cultures dont parle E. Birkeli (saonjos et « ovis »). J'ai pu enfin fouiller dans la région de Tsiandro de vieilles sépultures, réputées Beosi, situées dans des cavernes ; les crânes ont été déposés au Laboratoire d'Anthropologie du Muséum.

Aussi ai-je lu avec le plus grand intérêt les nombreux détails apportés par l'auteur, sur la vie et le comportement des Beosi, beaucoup de traits de mœurs de cette peuplade rappelant ceux des Pygmées du centre africain.

Notons que l'attachement des Beosi pour le chien m'avait été signalé ; contrairement à ce que rapporte Birkeli, il m'avait été rapporté que les Beosi élevaient aussi des poulets et que, pour éviter d'être découverts, ces troglodytes dressaient les chiens à ne pas aboyer, les coqs à ne pas chanter.

Mais il y a plus : Birkeli nous apporte un vocabulaire beosi. Ces peuplades parlent un *jargon* où l'auteur a discerné les éléments suivants : mots malgaches remplacés par des formes beosi et mots malgaches prenant un nouveau sens ; mutation de syllabes formant de nouveaux mots ; mélange de malgache et d'une langue étrangère ; *une langue complètement étrangère sans mots malgaches*.

L'ouvrage se termine par un savant chapitre intitulé : le problème linguistique beosi. Birkeli a constaté de nombreux points de contact entre le beosi et les langues indigènes du centre de l'Afrique. « En relevant cette parenté, ajoute Birkeli, je désire attirer l'attention sur la distinction essentielle entre les éléments qui tirent de là leur origine, et l'élément ban-

tu relativement récent, qui se trouve à peu près dans tous les dialectes malgaches.»

Le mémoire de E. Birkeli est donc d'une importante considérable et par delà le jour nouveau qu'il apporte sur la question des Vazimba de la côte ouest de Madagascar, il révèle que l'ethnologie malgache, si l'on veut travailler en profondeur, ne manque pas de sujets captivants.

Reste-t-il encore dans les gorges sauvages de l'Ambongo et du Bemaraha, de vrais Bensi, en dehors de ceux qui se sont mélangés aux Sakalaves de la périphérie, parmi lesquels on peut les voir et, comme je l'ai fait moi-même, les photographier? Je pense que oui. Et j'ajoute qu'avec ou sans la certitude d'en découvrir, l'exploration des Tsingy de ces deux régions, à la condition qu'on pénètre au cœur des massifs, loin des pistes et des routes, *reste entièrement à faire*. Du point de vue faunistique seul, des recherches dans ce réseau de couloirs profonds, de grottes, dans ces rivières et ces lacs souterrains, amèneront, sans conteste, des résultats dont on ne saurait trop exagérer l'intérêt zoologique et biogéographique.

G. PETIT.

A. M. VERGIAT, **Les Rites secrets des primitifs de l'Oubangui**. 1 vol., 210 pages, 14 croquis, 37 photographies hors texte, Payot, édit. ; *Bibliothèque scientifique*, 1936. Prix : 25 francs.

Le général Bouscat, dans la préface écrite pour le livre de A. M. Vergiat, nous apprend qu'il avait connu au Maroc, l'auteur comme un esprit curieux, méthodique, orienté vers la documentation photographique rare et artistique; qu'il savait acquiescer la confiance des indigènes, ce qui lui permettait de pénétrer dans les milieux d'accès très difficiles. C'est ainsi, sans doute, que A. M. Vergiat a été conduit vers les enquêtes ethnologiques. Le livre qu'il nous offre aborde, précisément, un des sujets les plus difficiles à pénétrer par l'ethnologue : les sociétés secrètes et les rites d'initiation des primitifs. Il nous conte lui-même dans son introduction qu'il n'a pu voir et savoir que grâce à l'amitié d'un féticheur d'une grande renommée, qui a vraisemblablement payé de sa vie — il est mort empoisonné — d'avoir consenti à initier un homme blanc.

Le livre est intéressant d'un bout à l'autre; la documentation, fort précise et

rare, est présentée sans l'ombre d'emphase ou de « littérature », au sens médiocre du terme. Voici les titres des chapitres : I. Religion, croyances et magie. — II. Mythologie des primitifs de l'Oubangui. — III. Les rites de la circoncision (notes très complètes, avec traduction des chants rituels). — IV. Rites de l'excision clitoridienne. — V. La société secrète de « Ngakola ». — VI. La société secrète de « Maoro ». — VII. La société secrète de « Bodagi ». — VIII. Les confréries secrètes. — IX. Pratique de l'envoûtement. — X. Exorcisme des esprits walakas.

La documentation prend un autre intérêt du fait que l'auteur a recueilli et fait déterminer les plantes, entrant dans la confection des fétiches, les plantes magiques des mânes, de l'esprit sorcier; celles utilisées lors des rites d'initiation de la circoncision et de l'excision; les plantes rituelles des sectes vouées aux divers cultes décrits par A. M. Vergiat.

Les photographies qui illustrent l'ouvrage sont toutes remarquables et d'un exceptionnel intérêt. Celles qui concernent l'opération de la circoncision et de l'excision sont saisissantes.

M^{me} A. FEUILLÉE-BILLOT, **Les Serins domestiques et exotiques**. Librairie agricole et horticoles de la maison rustique, Paris. 1 brochure, 12 x 19, 60 pages. Prix : 4 fr. 50.

M^{me} A. Feuillée-Billot, secrétaire de la Ligue pour la protection des Oiseaux, nous donne, dans cette brochure, tous les conseils nécessaires pour l'installation, la nourriture, les soins à donner aux Serins, et des renseignements sur les Serins de race, qui peuvent guider le choix de l'amateur. L'auteur cite encore les principales espèces du groupe des Serins exotiques et fournit quelques détails sur la capture et le transport des Oiseaux exotiques.

J. OBERTHÜR, **Gibiers de notre pays**. Tome II. Librairie des Champs-Élysées, Paris, 1 vol., 316 pages, planches hors texte. Prix : 75 francs.

Nous venons de recevoir le deuxième volume d'un ouvrage que le Dr J. Oberthür publie sous le titre de « Gibiers de notre pays. — Histoire Naturelle pour les chasseurs ».

L'auteur reste fidèle au programme dé-

veloppé dans la préface du premier volume.

Dans ce livre, paru l'an dernier à la même librairie, et consacré aux « Gibiers d'eau douce », on nous avait fait parcourir les marais, les étangs et les rivières de France et connaître leurs hôtes, Oiseaux et Quadrupèdes qualifiés « Gibiers ».

Cette fois, Oberthür nous emmène à sa suite, faire le tour de nos côtes maritimes et en admirer les richesses. Il aime passionnément la mer et ne le cache point.

« A cette variété, dit-il, et à cette richesse de la faune marine de surface, dépassée encore par l'abondance et la curiosité de la faune des profondeurs... », s'ajoutent, pour charmer les yeux, la beauté et la diversité du cadre dans lequel la nature se présente à notre religion. »

Le livre est une étude complète des « Gibiers marins » avec, en sous-titre, « la mer et ses rivages ».

C'est avec une certaine complaisance que l'auteurs'attarde à décrire le milieu où vivent les animaux qu'il nous présente et auxquels il ne voudrait pas qu'il soit fait trop de mal.

Oberthür ne se défend pas d'avoir beaucoup chassé, mais il a surtout regardé et observé, remplaçant souvent le fusil par le crayon et la plume.

Aussi son horreur du massacre est un *leit motiv* qu'il répète aux « jeunes », auxquels il voudrait communiquer sa flamme. Ses « préliminaires » se terminent par cet appel : « Ami lecteur, il importe de connaître les oiseaux de mer qui sont vraiment gibier comestible. Pour votre collection, vous ne tuerez parmi les autres que ceux qui vous intéressent réellement et vous ne vous laisserez pas aller à la frénésie du tir... C'est au bord de la mer, plus que partout ailleurs, qu'il faut apprendre à regarder les êtres vivre et évoluer dans le cadre admirable de la nature ! »

Après la géographie physique des côtes de France, à l'usage du chasseur et du naturaliste, c'est la passionnante énigme de la migration qui est développée pour l'un

comme pour l'autre. L'auteur s'est penché longuement sur cette question sans subir aucune influence de ses devanciers ; c'est dans le cadre de l'évolution générale des êtres, qu'il la considère, avec toutes ses applications aux gestes sociaux et internationaux des races humaines qui n'échappent point aux emprises du facteur biologique.

Ce n'est qu'après ces chapitres d'un intérêt général que l'auteur fait passer devant nos yeux, les nombreux Oiseaux, les Cétacés et les Pinnipèdes que l'on peut qualifier « Gibiers ».

Or, il a soin de nous dire : « En mer et sur ses bords, tout ce qui vole, court ou nage, est réputé gibier et fait parler la poudre ».

Nous voyons donc défiler une nombreuse figuration. Pour chacun de ses « clients », le Dr Oberthür cherche toujours à mettre en lumière sa personnalité, sa psychologie, ses mœurs sociales, ses pérégrinations habituelles. En vertu d'une « déformation professionnelle » multiple, dont nous ne pouvons lui tenir rigueur, on sent dans les descriptions qu'il nous donne de chaque espèce, que l'anatomiste, le psychiatre et l'artiste se retrouvent.

Sans préjuger de ce que seront les autres ouvrages de la série en préparation — la forêt, la plaine et la montagne — nous pouvons dire que ces deux premiers volumes forment une encyclopédie complète de la Sauvagine en France, présentée d'une façon très différente des habituels traités d'histoire naturelle ; l'auteur nous apporte des choses vécues et personnelles que le chasseur et l'ami de la Nature liront et regarderont sans ennui. Le premier trouvera dans ces livres le moyen d'identifier facilement ses victimes et d'en connaître toute « l'histoire naturelle ». Le second se laissera conduire par l'auteur au travers de ses souvenirs, en regardant les nombreuses illustrations extraites des carnets de croquis où il a cristallisé ses émotions d'observateur passionné.

M. T.